

Au gré du temps



Un film de Dominique Loreau
Installations Bob Verschueren

Image Etienne de Grammont, Aliocha Van Der Avoort, Antoine Duquesne ■ **Son** Damien Defays, Jean-François Levillain, Jean-Jacques Quinet, Ludovic Van Pachterbeke ■ **Sons additionnels** Ricardo Castro ■ **Montage** Rudi Maerten ■ **Bruitage** Marie-Jeanne Wyckmans ■

Une production de Cobra films & Yenta Production. En coproduction avec Images Plus, le CBA, Crossroads. Avec l'aide du Centre de l'audiovisuel et du Cinéma de la Communauté française de Belgique, du CNC, de la Procirep. Développé avec l'aide du Programme Media de la Commission Européenne

Dossier de presse



Photo Boris Lehman

Au gré du temps,

le dernier film de Dominique Loreau est une expérience étonnante. S'inspirant du travail de Bob Verschueren, un artiste contemporain de l'éphémère et de la disparition, elle nous propose un essai cinématographique, entre dérive philosophique et quête poétique, où le travail du temps est au centre d'une interrogation sur le monde des vivants. Au point de départ, la proposition est simple : rendre compte du travail de Bob Verschueren en suivant le processus de création de trois de ses installations. Celles-ci, conçues à partir d'éléments végétaux, jouent sur une certaine idée de la durée et trouvent leur accomplissement définitif quand aucune trace d'elles ne demeure après le passage du temps et l'action conjuguée des hommes. D'une usine désaffectée envahie par une végétation rebelle à une plage du littoral belge et ses baigneurs insouciantes en passant par le préau d'une école et ses élèves croqueurs de pomme, Dominique Loreau filme la lente dégradation et l'irrévocable effacement des créations de Bob Verschueren. Ici ce sont des rameaux feuillus qui se flétrissent, pourrissent et se décomposent avant de finir sous les décombres de l'usine démolie à coup de pelleuses mécaniques. Là c'est une spirale de roseaux plantés dans le sable qui s'écroule et se désagrège sous les assauts répétés des vagues de la marée haute. Ici encore ce sont des dizaines de trognons de pomme ordonnés suivant le dallage du préau qui brunissent et se ratatinent pendant la nuit pour être balayés au petit matin par la femme d'ouvrage qui fait le ménage.

Dominique Loreau filme tout cela et filme bien plus que tout cela. Elle cherche dans le contexte de chaque œuvre à saisir ce qui lui est étranger, ce qui à sa périphérie ignore son souci d'organisation et relativise la brièveté de sa manifestation. Puis se démarquant doucement du travail

de Bob Verschueren, elle ramène cette périphérie au centre de son film et regarde ce qui se passe. Avec un art de l'image fait de sensualité et de douceur, elle participe aux ébats des insectes parmi les fleurs, elle se coule dans la grâce de ces corps qui reposent ou se baignent, elle reste là à écouter des enfants qui chuchotent dans le silence de la nuit. Suivant les lignes hasardeuses du quotidien, elle capte ce goût d'éternité de l'instant fugitif et par la magie du cinéma donne à l'éphémère une surprenante permanence. Sensible à ce qui reste, à ce qui fait souche dans l'ordre des vivants, elle se joue des lois de l'entropie comme des vérités de l'art et voyage dans cette communauté de vie où les gestes des hommes et les élans d'une nature encore sauvage se répondent et se complètent.

Sans un mot de commentaire, ne pariant que sur cette improvisation constante des bruits de la vie, elle élabore avec une qualité du cadre et une science du montage, une esthétique, une forme du regard qui a vertu de parole. Parole singulière et belle, qui jamais ne s'impose mais nous prend par la main et nous entraîne vers des territoires ouverts et habités par un agréable sentiment de liberté. Liberté d'émotions, liberté de pensées où se conjuguent ludisme et hédonisme suivant des variations complexes et surprenantes qui sont autant de plaisirs, autant de découvertes. Cinéma de la maîtrise, Au gré du temps est un film où il fait bon vivre. Et comme il se termine, naît cette légère frustration, ce sentiment pointu d'une fin que l'on voudrait pouvoir suspendre quelques minutes encore et dérober ainsi pendant longtemps quelques miettes au temps.



A propos de Bob Verschueren

- Né le 23-10 1945 à Etterbeek, autodidacte.
- Académie des Beaux-Arts de Saint Josse-Ten-Noode (atelier de peinture).
- Ecole des Arts d'Ixelles, Bruxelles (dessin d'architecture).
- Académie Royale des Beaux-Arts, Bruxelles (section préparatoire à l'architecture).
- Exerce le métier de graphiste depuis 1968.
- Conférencier à l'ENSAV-La Cambre, Bruxelles, atelier de sculpture (chef d'atelier: Guy Bauclair) depuis 1996.

Pourquoi toute cette agitation en ce monde ? Pourquoi cet incessant brassement qu'exerce la vie sous toutes ses formes ? Pourquoi l'inexorable limite de notre existence dont nous ignorons même le sens ? Le hasard serait-il la forme suprême de l'ordonnement, si complexe qu'il échapperait à notre entendement ? C'est peut-être ce genre de questions qui nous habitent tous, qui motivent mon engagement dans la pratique artistique. Dans l'incapacité à trouver des réponses satisfaisantes, nous ne cessons de chercher à tâtons ce qui pourrait calmer notre fureur d'être bien moins qu'un milliardième de l'humanité en marche, d'être ce presque rien qui disparaîtra un jour.

Au fur et à mesure de l'avancement de ma démarche, m'est apparue l'évidence qu'il y a, pour chacun de nous, urgence de mettre ses sens en éveil, de ne rater aucun instant pour s'émerveiller d'un flocon de neige, d'une feuille sur un arbre, d'un germe de soja ou tout autre détail anodin de cette nature qui nous entoure, dont nous faisons partie. Car le moindre de ces éléments est plus inouï que tout ce que l'homme pourra jamais inventer et nous harcèle de ces questions qui nourrissent nos esprits.

La matière, la forme, la couleur, le temps sont les ingrédients principaux de mes recherches artistiques.

A travers ces quatre paramètres se développe une réflexion sur la nature et sa relation au temps. Lorsque j'ai découvert que le temps pouvait être un réel partenaire dans l'évolution du travail, automatiquement est survenue une manière de penser qui a bouleversé mes habitudes.

Aussitôt le principe de conservation de l'oeuvre d'art s'est mué en principe de conservation de sa mémoire. Un travail éphémère a le même devenir que nous, est le miroir de notre condition humaine. Au plus je persévère dans cette voie, au plus je considère cette approche comme un cheminement de la pensée qui a des répercussions dans la manière de voir l'existence. Une sorte de parcours initiatique qui mène à une jubilation de l'instant, et une vision sereine de la relation entre la vie et la mort.

Chaque pas dans cette trajectoire est comme une redécouverte des éléments de la nature, des mystères qui nichent dans ceux-ci, de ses lois : les mathématiques, la physique, etc... L'essence même de chaque travail est inscrite dans le matériau choisi. Il me faut découvrir la particularité de celui-ci et chercher le moyen qui me permettra de l'exploiter au mieux. Le plaisir est intense lorsque surgit de cette réflexion une installation qui ne pourrait se faire avec une autre plante.

La confrontation du visiteur à un travail éphémère implique l'urgence du regard.

Si l'oeuvre l'intéresse, il lui faut tout saisir d'emblée, et lui laisser une place privilégiée dans sa mémoire. La photographie ne pouvant pas remplacer les émotions ressenties lors des instants vécus, tout comme la photographie d'une personne ne remplace pas celle-ci. Il restera toujours par la suite, la possibilité de réexpérimenter l'événement, comme une oeuvre musicale ou théâtrale, ou laisser agir le temps sur la mémoire et accepter l'altération qui surgira dans la transmission de celle-ci.

Bob Verschueren



Note d'intention de Dominique Loreau

Quand j'ai vu les installations végétales éphémères de Bob Verschueren, sa démarche créatrice a trouvé écho en moi. Ses œuvres, émouvantes de fragilité, parfois pleines d'humour, faites de matériaux insignifiants, futiles, de déchets subtilement agencés, me sont apparues comme une mise en question de notre rapport habituel aux choses, tout en étant le reflet des préoccupations de notre époque. Devant elles, nous réalisons à quel point nous nous sommes éloignés d'une nature devenue elle-même éphémère, et nous prenons conscience de notre propre fragilité.

Car ces œuvres en transformation permanente nous renvoient à nous-mêmes, au cycle de notre propre vie. Elles sont à l'image d'un monde où la perception du temps a changé, où tout est devenu plus rapide, fugace, mobile : les relations humaines, le travail, la famille, les voyages, les villes, les pays, les biens de consommation, les modes, les techniques. Comme elles, nous vivons sous la menace d'une catastrophe imminente. Elles ne contrent pas la mort, n'arrêtent pas le temps au profit de l'éternité, mais sont soumises à son rythme inéluctable. Il m'a paru important de les filmer car seul le cinéma peut capter le temps en mouvement et garder des traces des métamorphoses.

J'ai voulu réaliser un film profond et léger évoquant notre rapport à la nature, à l'art et au temps, c'est-à-dire au mouvement de la vie, à la mort, à la mémoire. Il met en scène le cycle de vie de trois installations depuis leur création jusqu'à leur désintégration au sein de lieux différents ayant eux-mêmes leur vie propre, et avec lesquels elles entrent en résonance et en contraste ; leur forme est donnée par la configuration des lieux investis et leurs matériaux y sont collectés.

Les trois œuvres restent en relation constante avec un monde environnant évoqué par petites touches, avec un ton décalé, dans de petites scènes de la vie quotidienne : la construction d'un château de sable, une baignade insouciante, une récréation dans la cour d'une école, la destruction de la nature et des bâtiments d'un site industriel qui semblait immuable... Elles sont confrontées aux multiples regards des passants.

Dans ce film sans commentaire, j'ai essayé, grâce au travail de la caméra, à une partition sonore très travaillée et à un montage musical où s'entremêlent trois temps différents, de susciter la sensation du temps qui passe inéluctablement. J'ai essayé aussi de m'approcher de la matière même des œuvres et des lieux, de restituer la lumière, l'espace, le vent, éléments qui participent également à la vie des œuvres et des hommes.

Bio-filmographie de Dominique Loreau

Charges d'enseignement

Depuis 1989 : Professeur d'ateliers de réalisation à l'Institut Supérieur de Formation Sociale et Communication.

Depuis 1992 : Maître de conférence à l'Université Libre de Bruxelles en Elicit (Ecriture de Scénario et analyse de films)

Depuis 2003 : Professeur de vidéo à L'Académie d'Eté de Libramont en section Arts Plastiques.

Réalisations

Fin 2006 «Au gré du temps» Hdcam 47 min.

Documentaire-fiction, produit par Cobrafilms et Yenta.

Le projet a reçu la bourse «Brouillon d'un rêve» de la SCAM.

Sélectionné aux Festivals Internationaux : Filmer à tout prix, Festival dei Popoli de Florence, Festival International du Film d'Art de Montréal, Visions du réel à Nyon...

2000 «Les fleurs du malt» Vidéo Béta numérique 48 min.

Documentaire sur les rites et les mythes de la bière, produit par Underworld films, réalisé dans le cadre d'une soirée thématique de la chaîne TV Arte.

1998 «Divine Carcasse» 35mm-88min.

Long-métrage produit par Underworld films, avec Szymon Zaleski, Alphonse Atacolodjou, Simonet Biokou.

Sélectionné aux Festivals Internationaux de Berlin 98 (Forum), San Francisco, Festival des Films du Monde de Montréal, Festivals de Sao Paulo, de Londres, Visions du Réel de Nyon, Rencontres Internationales de Paris, Festival d'Amiens, de Gand etc...

1994 «Les Noms n'habitent nulle part» 16mm-76 min.

Long-métrage produit par Underworld films avec Nar Sène et Sékou Baldé.

Sélectionné aux Festivals Internationaux de Pesaro, Festival des premiers films de Paris, Ecran Total de Bruxelles, Festivals de Carthage, d'Amiens, de Pesaro, de Namur, de Bruxelles, de Ouagadougou, de Montréal...

Grand Prix du Festival «Filmer à tout prix» de Bruxelles en 95...

1990 «La folie des autres» vidéo 90 min

Documentaire produit par Underworld films sur les consultations d'ethnopsychiatrie de Tobie Nathan. Ce film n'a pu être projeté qu'aux professionnels soumis au secret médical.

Sélectionné au Festival Videopsy de Paris.

1988 «Dakar-sida» vidéo-24min

Documentaire sur le sida au Sénégal, produit par Underworld films.

1987 «Zigzags» 35mm- 15 min.

Court-métrage produit par Underworld films, avec Maria de Médeiros.

Prix de la meilleure photographie au Festival International de Bruxelles.

Sélectionné aux Festivals Internationaux d'Edimbourg, de Bruxelles, de Gand, de Montréal...

1984 «Le saut dans la vie» 35mm-15 min.

Court-métrage produit par Underworld films, avec François Bartels.

Sélectionné au Festivals Internationaux de Rotterdam 84, de Gand, de Bruxelles, de Salsomaggiore...

1981 «Départ» 35mm-13 min.

Réalisé avec Philippe Simon.

Court-métrage produit par Underworld films avec André Wilms et Peggy de Landsheer. Sélectionné au Festival International de Berlin 81, de Bruxelles...





Photo Boris Lehman